

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique, publié tous les quinze jours [les vacances exceptées.]

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour tout ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction, s'adresser à

ARTHUR LÉVESQUE

Gérant de l'OISEAU-MOUCHE,

Séminaire de Chicoutimi,

Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 16 janvier 1897

La cinquième année

Ce numéro commence la cinquième année de l'OISEAU-MOUCHE.

Que notre petit journal soit arrivé, sans faire semblant de rien, à un pareil âge, nous osons à peine le croire. S'il atteint un jour à l'âge avancé de dix ans, je ne sais comment on fera pour nous en persuader.

Des correspondants, des journalistes le qualifient quelquefois de "vaillant." Ce n'est pas à nous qu'il appartient de faire écho à cette appréciation, qui est élogieuse surtout au temps où nous vivons.

Toujours est-il, au moins, qu'il n'est pas peureux, l'OISEAU-MOUCHE. Et s'il était plus grand, et s'il était plus fréquent, il ne laisserait échapper aucune occasion de faire le coup de feu. Des coups de feu ! Il n'y a rien comme cela pour forcer à la retraite tant de loups enragés qui s'attaquent au troupeau fidèle ; il n'y a rien comme cela pour réveiller tant de gens qui dorment encore, qui dorment toujours.

Mais il nous faut rester petit, et nous contenter de jeter quelque cri de temps en temps. Ce n'est pas grand'chose.

Cela suffit pourtant pour accomplir notre devoir.

En ces jours, où les bonnes causes, celle de Dieu et celle de la patrie, sont attaquées de toutes parts, il n'est pas permis à quiconque tient rang dans l'armée—le premier ou le dernier rang, peu importe—, de rester tranquille et de regarder faire les autres. Quand on occupe une tribune de publicité, si peu élevée soit-elle, il faut parler pour le droit, parler pour la vérité.

C'est à la classe des jeunes lecteurs que nous nous adressons, et nous apprécions quelquefois, à leur

intention, certains événements qui intéressent la religion et la nationalité. Ce rôle paraît peu considérable. Et pourtant si nous réussissons à déposer dans quelques jeunes âmes des germes d'idées généreuses, d'aspirations patriotiques, de vrai dévouement à la cause de Dieu : qui dira que cela n'importe pas ?

Or, nous savons qu'il en a été ainsi. Nous savons qu'il y a eu de ces germes du bien qui se sont développés.

Aussi, nous continuerons à lancer à tous les vents de ces grains féconds. Que la plus petite quantité seule ne se développe, ce sera encore beaucoup. Il suffit, à la rigueur, d'un grain de blé pour couvrir à la longue une immense plaine des moissons les plus riches.

ORNIS.

S. G. Mgr FABRE

L'Eglise de Montréal pleure la perte de son archevêque, décédé le 30 décembre dernier.

Monseigneur Fabre était d'une piété remarquable et d'une grande bonté de cœur. On l'on non moins le zèle ardent qu'il mettait à procurer la gloire de Dieu en donnant au culte extérieur la plus grande perfection possible.

Et maintenant tous les catholiques du Canada s'intéressent au choix qu'inspirera l'Esprit-Saint d'un digne successeur du prélat défunt. Cet intérêt est légitime puisque, dans ces jours de tourmente que nous traversons et dont nous n'avons peut-être pas encore vu les plus mauvais, ils comptent sur leur épiscopat pour les diriger sûrement.

La catastrophe de Roberval

Nous n'avons pas à narrer ce lamentable incendie qui a détruit le monastère des Ursulines de Roberval, ce terrible holocauste de sept religieux qui ont péri dans ce désastre. Les journaux ont raconté cet événement.

Longtemps notre région se rappellera cette date lugubre du 6 janvier 1897 !

De quelle horreur et de quelle pitié nous étions saisis, ce jour-là, à mesure que le télégraphe et le téléphone nous apportaient les détails du désastre !

Les Ursulines de Roberval ont reçu, de toutes les parties de la Province, les plus touchants témoignages de sympathie.

A cette communauté si éprouvée nous offrons, nous aussi, la sincère expression de nos respectueuses condoléances.

Du nombre dans le style

Le style a la pureté, la majesté, l'abondance, la force. Chaque auteur en reçoit selon sa mesure. Le nombre est la plus belle et la plus rare à la fois de toutes les qualités du style, parce qu'il suppose la réunion des plus nobles et des plus exquis qualités de l'esprit. C'est ce qui fait que, si les écrivains corrects se rencontrent assez souvent dans la nature, rien n'y est moins fréquent que les écrivains véritablement harmonieux.

En louant ici le style nombreux,

si l'on veut, le nombre oratoire, je n'entends pas parler de cette vaine élégance qui se borne à l'extérieur et à l'apparence des choses. Je prends l'harmonie dans son sens haute et sa plus large acception, qui est l'ensemble de toutes les convenances : *quod decet*, disaient les Latins, après les Grecs. *Ce qui convient*, c'est la plénitude de la pensée exprimée avec vérité et avec grâce ; c'est un tout, et des parties qui s'y rapportent ; une raison qui ne se dément jamais ; un rapport constant du terme à l'idée ; un naturel rendu sensible par la vivacité et la naïveté des images ; une chaleur toujours croissante ; la forme la plus agréable sur le fond le plus solide ; la conviction du vrai unie à l'éloquence du bien et à la splendeur du beau.

Le nombre est à la prose ce que le rythme est à la poésie et la cadence à la musique. C'est cette variété infinie de membres, de coupes, de chutes, de retours, de repos, d'incises, voire de syllabes et de sons, au moyen de laquelle un auteur harmonieux vous enchante l'esprit et l'oreille. C'est réellement la musique des mots et des phrases. C'est cette allure majestueuse de la période, qui est la forme la plus caractéristique du style nombreux : un style qui coule sans interruption, dont on ne peut rien retrancher, où tout est à sa place et uni par des transitions naturelles. Le nombre, c'est précisément cet art de la transition, qui faisait gémir le vieux Despréaux, et ravissait Louis Veillot, s'écriant : "C'est bien beau, une belle transition !" et écrivant à la fin de sa vie sur ce sujet une page d'un admirable lyrisme. C'est l'accord parfait des concepts les plus savamment combinés avec les plus délicats agencements de la parole et les plus raffinées exigences de l'ouïe. C'est, dans un ouvrage, la juste proportion de toutes choses, dont le principe est le goût, et l'effet, le plaisir.

Qu'est-ce encore, que la fleur de l'éducation et du langage ? que le résultat de longues études et d'un labeur patient ? que la perle trouvée au prix de mille recherches, le diamant taillé avec un soin infini ?

Le nombre oratoire, qu'est-ce enfin, que le son juste rendu par une âme dans l'harmonie de la création, que l'exacte corrélation de l'esprit, de la bouche et du cœur, que le magnifique résumé de l'homme intelligent ?